

LA VISION DE LA CREATION-MORT DANS *COMMENT WANG-FÔ FUT SAUVÉ*

par Michèle BERGER (Madrid)

La nouvelle *Comment Wang-Fô fut sauvé*^[1] nous raconte l'histoire du peintre qui réussit à échapper à ce qui, pour lui, signifierait plus que la mort, à travers la création de sa dernière œuvre : parce qu'il lui a menti en peignant le monde plus beau qu'il n'est, l'empereur le condamne à avoir les yeux brûlés et les mains coupées. La signification de ce châtement sera à analyser plus loin, mais il faut d'ores et déjà remarquer qu'avant qu'il soit châtié, il lui est demandé de finir une œuvre de jeunesse. Ce sera sa dernière chance.

Dès le titre nous est annoncée l'issue de l'histoire. Le temps passé du verbe indique déjà que toute l'action s'est déjà déroulée, sans qu'il n'y ait plus de suspense. Là n'est donc pas l'intérêt. L'intrigue, une fois le titre énoncé, consistera à révéler de quoi doit être sauvé le sujet. Tout au long de la nouvelle il s'agira donc de dévoiler le "comment" du titre, sans qu'aucun doute ne subsiste quant à l'issue. Mais il faudra certainement résoudre l'ambiguïté contenue dans le fait d' "être sauvé". Tout ce qui précède ce salut n'est, par conséquent, que préparation qui, grâce aux thèmes propres à l'imaginaire de l'auteur investis dans la nouvelle, organisant l'ensemble du texte en un tout cohérent, mettra en relief l'union entre création et mort. Enfin, le texte s'abstiendra, de prime abord d'expliquer pourquoi le titre annonce que Wang-Fô "fut sauvé" et non "se sauva".

Comme on le sait, Wang-Fô est peintre, et toute la nouvelle nous présentera le monde qui entoure les protagonistes à travers les yeux, le regard de ce vagabond, catalyseur de toutes les données qui nous sont offertes pour nous faire connaître ce qui l'entoure, pour les amener à la vie. Pour en arriver à la signification de son art, nous nous arrêterons en premier lieu à l'analyse de ce regard, et de l'univers qu'il nous ouvre. Le regard du peintre ne perçoit qu'en fonction de

[1] Je citerai d'après l'édition des *Nouvelles orientales* publiée chez Gallimard, Paris, 1963.

son art : “Wang-Fô se réjouissait de ces différences d’opinion qui lui permettaient d’étudier autour de lui des expressions de gratitude, de peur ou de vénération” (p. 17). Tout sentiment est évincé à travers le regard, catalyseur de la perception, en faveur des couleurs, des formes, une matière qui, comme nous aurons l’occasion de l’apprécier, deviendra salvatrice. Lors de la décapitation de Ling, “les serviteurs emportèrent ses restes, et Wang-Fô, désespéré, admira la belle tache écarlate que le sang de son disciple faisait sur le pavement de pierre verte” (p. 27), et nous sommes en droit de nous demander si l’adjectif “désespéré”, si ambigu, se réfère au sentiment éprouvé à cause de la mort du fidèle disciple, ou si, comme j’incline à le penser, et comme sa position dans la phrase et la présence immédiatement après du verbe “admira” semblent le prouver, il n’exprime pas plutôt le regret de l’artiste, privé de ses instruments, et perdant l’occasion de capter un nouvel effet chromatique, une nouvelle réalité à doter de vie. Lorsque la femme de Ling se pendit, “Wang-Fô la peignit une dernière fois car il aimait cette teinte verte dont se recouvre la figure des morts” (p. 16). Au moment de son arrestation, moment donc dramatique pour lui, “[les soldats] posèrent lourdement la main sur la nuque de Wang-Fô, qui ne put s’empêcher de remarquer que leurs manches n’étaient pas assorties à la couleur de leur manteau” (p. 19) : de nouveau nous sommes en présence de ce regard d’artiste, complètement étranger à ce qui pour le reste représente la réalité. Ce sont les couleurs qui attirent son attention. Ce sont ces couleurs qui dévoilent le monde qui l’entoure par l’entremise du regard (“regarder” c’est “remettre sous garde”, nous prévient fort justement Jean Starobinski, et tout ce qui est voilé est destiné à être dévoilé, pour être regardé). C’est cela que recherche le Maître, dédaignant tout ce qui est censé former l’humaine substance : sentiments auxquels il oppose son regard artistique, biens matériels abandonnés en faveur des œuvres, sécurité qu’il ne trouvera jamais dans ses vagabondages.

Voir les choses habituelles avec des yeux neufs permet de transformer les sensations, et le peintre le fera découvrir à son futur disciple : “Grâce à lui, Ling connut la beauté des faces de buveurs estompées par la fumée des boissons chaudes, la splendeur brune des viandes inégalement léchées par les coups de langue du feu, et l’exquise roseur des taches de vin, parsemant les nappes comme des pétales fanés [...]” (p. 13). Mais sous le couvert des couleurs, ce sont des substances qu’on découvre : “Ce soir-là, Ling apprit avec surprise que les murs de sa maison n’étaient pas rouges comme il l’avait cru, mais qu’ils avaient la couleur d’une orange prête à pourrir” (p. 14).